

La contradiction entre les forces productives et les rapports sociaux de production et ses traits spécifiques dans le cadre du système capitaliste

INTRODUCTION

On sait que pour le marxisme la question de déterminer si une période historique donnée constitue ou non une période de révolution sociale trouve sa réponse dans les relations existant entre les forces productives et les rapports sociaux de production. C'est uniquement lorsque « à un stade déterminé de leur développement les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants » et que ceux-ci « de formes de développement des forces productives qu'ils étaient (...) deviennent des entraves, que s'ouvre alors une époque de révolution sociale » (1). Ceci signifie que la question de savoir si à un moment donné (en l'occurrence aujourd'hui) les forces productives continuent ou ne continuent pas à se développer est une question qui concerne la **caractéristique générale de la période.**

En effet si l'on estime que les forces productives continuent à se développer aujourd'hui, on est obligé par là même d'en conclure que les rapports sociaux bourgeois sont encore suffisamment larges pour contenir sans risques trop graves d'explosion de telles forces nouvelles, que le capitalisme possède de ce fait encore une légitimité et un avenir historiques et que la révolution sociale n'est donc pas à l'ordre du jour. Dans la phase déterminée qui nous intéresse ceci signifierait que les divers aspects de l'évolution sociale contemporaine — course aux armements nucléaires des grands états impérialistes et de l'U.R.S.S., guerre du Viet-Nam et menace de guerre de reconquête contre la Chine, famine dans les pays arriérés de l'impérialisme, concurrence croissante des économies capitalistes sur le marché mondial, et pression économique de plus en plus forte de l'impérialisme sur l'économie de l'U.R.S.S. et des Démocraties populaires, chômage grandissant dans les pays capitalistes comme dans les démocraties populaires elles-mêmes etc. ne seraient nullement les manifestations conjointes d'un état de crise endémique profond de l'organisation économique et politique mondiale actuelle, (donc la racine principale serait précisément constituée par la révolte toujours plus brutale des forces productives contre leur enveloppe actuelle) et que la bourgeoisie, aidée de son alliée la bureaucratie soviétique, n'aurait aucune difficulté insurmontable à trouver à ces divers problèmes une solution plus ou moins satisfaisante dans le cadre de l'impérialisme. Si tel était le cas, la perspective de voir l'approfondissement plus ou moins rapide de toutes les manifestations conjointes de la crise jeter de force des millions et des millions de travailleurs dans la lutte, en particulier dans les pays capi-

talistes avancés et les démocraties populaires, et créer par contre-coup des fissures et cassures jusque dans les sommets des appareils bureaucratiques, donnant ainsi aux révolutionnaires la possibilité d'intervenir activement pour la reconstruction de partis révolutionnaires dans tous les pays, serait une perspective **fausse.** La bourgeoisie et la bureaucratie seraient plus fortes que les processus sociaux objectifs, et auraient réussi à vaincre les contradictions de l'impérialisme et les lois de l'histoire. La lutte pour le socialisme n'aurait aucune nécessité historique et seules des raisons **morales** — des motivations purement idéalistes — pourraient conduire au militantisme politique donnant nécessairement à celui-ci un caractère messianique et sectaire plus ou moins fortement accentué.

La question du développement ou du non-développement des forces productives a donc pour les militants révolutionnaires **une importance extraordinaire.** Il convient d'ajouter que de nombreuses expériences historiques, et en particulier celles de la Social-Démocratie allemande en 1917-19, sont là pour nous rappeler d'autre part ce qu'il peut advenir à des partis qui n'ont pas su ou qui n'ont pas voulu caractériser avec exactitude la période et qui n'ont donc pas éduqué et organisé leurs militants en fonction des conditions spécifiques et des tâches particulières de l'époque des guerres et des révolutions. Cette expérience aux conséquences catastrophiques doit insister tous les militants d'avant-garde à aborder la question du développement ou du non-développement des forces productives en en mesurant **toute la portée et toute la gravité.** Aujourd'hui comme hier, un parti ou une avant-garde qui se serait trompé sur les caractères de la période et qui n'aurait pas été formé et organisé politiquement dans la perspective de rupture brusque et de soubresauts violents dans le fonctionnement de la société bourgeoise se trouverait évidemment pris de court et balayé par les événements si jamais ceux-ci survenaient.

La signification et l'enjeu de la question étant ainsi fixés, ce qu'il va falloir commencer par établir dans le cours de cet article, c'est la forme particulière que prend dans le cadre du capitalisme la contradiction entre les forces productives et les rapports sociaux de production. La formulation de la **Contribution à la Critique de l'Economie politique** citée plus haut est en effet encore très générale et s'applique à toute société. La méthode même du marxisme exige qu'elle soit approfondie dans le cadre du système déterminé qui nous intéresse. C'est d'une façon **bien précise** que les rapports sociaux de production capitaliste deviennent une entrave au développement des forces productives et c'est également de manière **tout à fait déterminée** que

se manifeste la contradiction entre les forces productives et les rapports de production dans le cadre du système bourgeois.

Il est un point sur lequel on peut insister d'entrée car il servira peut-être à lever tout de suite certains malentendus et à montrer clairement la nature des thèses que nous allons défendre. Lorsqu'on affirme au sujet du système capitaliste que les forces productives ont cessé de s'y développer, cela ne signifie pas du tout que l'on soutienne nécessairement que le processus d'accumulation se soit arrêté ou que la production soit en stagnation (bien qu'à certains moments comme à celui de la rédaction du programme de la IV^e Internationale, l'on ait pu et pourra peut-être de nouveau également dire cela). En effet, l'analyse économique marxiste est là pour nous rappeler que les lois immanentes du mode de production capitaliste — sans parler de la pression exercée par la lutte des classes — interdisent aux capitalistes de s'arrêter d'accumuler pour de longues périodes. La concurrence, les efforts faits pour contrecarrer les effets de la baisse du taux de profit et la recherche des moyens de produire moins cher et sur une plus grande échelle constituent toujours les aiguillons de la production capitaliste. **Même en sa période d'agonie** et tant qu'il n'aura pas été définitivement abattu, le capitalisme — à la différence des systèmes sociaux antérieurs — **demeure et doit obligatoirement demeurer par nature, un système qui « ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production, donc les rapports de production, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux »** (2). C'est de cette particularité des rapports capitalistes que Lénine tient compte lorsqu'il prend bien soin de souligner dans son analyse de l'impérialisme, que « **ce serait une erreur de croire que la tendance à la putréfaction exclue la croissance rapide du capitalisme**. Non, telles branches d'industrie, telles couches de la bourgeoisie, tels pays manifestent à l'époque de l'impérialisme tantôt l'une tantôt l'autre de ces tendances » (3). Mais ce que l'analyse marxiste montre, c'est qu'à l'époque de l'agonie du capitalisme, **ces bouleversements dans les méthodes de production représentent pour le prolétariat une menace pressante ou même un commencement de déchéance, démoralisation et ruine et pour l'humanité toute entière, un danger grave et également un début de rechute dans la barbarie**, dans la mesure où la nature des rapports capitalistes conduit tous les progrès potentiels de la technique à se transformer **automatiquement en leur contraire** dans le cadre de l'impérialisme.

En effet, la façon spécifiquement capitaliste pour la contradiction entre les rapports de production et les forces productives de se manifester c'est de conduire le développement des forces productives à donner naissance, d'abord à diverses formes de destruction des forces productives et ensuite à la transformation pure et simple de forces potentiellement productives en forces destructives. Nous allons voir en effet que l'on trouve chez Marx les éléments théoriques permettant de conclure que la loi du développement des forces productives propres à l'époque capitaliste est celle d'un développement potentiellement illimité de ses forces accompagné cependant de leur transformation effective en leur contraire. Cette manifestation originale de la contradiction entre les forces productives et les rapports sociaux est inhérente au sys-

tème. Elle naît et elle se développe en même temps que lui et c'est son aggravation qualitative à un moment qui signale l'ouverture de la période de révolution sociale. C'est ainsi que Marx peut observer au Livre III du *Capital* que, « si le mode de production capitaliste est un moyen historique de développer la force productive matérielle et de créer le marché mondial correspondant, il représente en même temps une contradiction permanente entre sa tâche historique et les rapports sociaux de production qui lui correspondent » (4).

L'existence de cette contradiction permanente et originelle entre le développement des forces productives et l'existence des rapports sociaux bourgeois explique la tendance profonde et inexorable du système à pouvoir se développer **uniquement au travers d'un processus de destruction d'une partie des forces productives à mesure même de leur apparition**. C'est ainsi que dès le *Manifeste*, donc dès 1847 à une époque où le capitalisme n'était réellement épanoui qu'en Angleterre, Marx pouvait déjà montrer que les crises périodiques — au cours desquelles étaient régulièrement détruites « non seulement une masse de produits déjà créés, mais encore une grande partie des forces productives elles-mêmes » (5) — constituaient simultanément un élément indispensable du processus de développement capitaliste et l'expression de la révolte des forces productives contre des rapports sociaux qui se présentaient déjà comme un obstacle à leur développement.

Marx montrait également que cette tendance à la destruction des forces productives n'épargnait évidemment pas la force productive la plus importante, c'est-à-dire la classe ouvrière. Le développement même de la productivité du travail condamnait une partie des salariés au chômage et à la misère, tandis que l'autre partie se trouvait soumise à un excès du travail au profit du capital. De cette manière et de bien d'autres encore, les connaissances scientifiques se présentaient toujours dans le cadre du système capitaliste, comme « autant de forces autonomes du capital, face à l'ouvrier et en opposition directe avec son propre développement » (6) — et cela lors même qu'elles contribuaient à jeter les bases objectives permettant la création d'un système de production nouveau.

Pendant une phase déterminée de l'histoire du capitalisme (qui s'étend du *Manifeste* aux premières années du XX^e siècle) cette tendance à la destruction des forces productives n'a pas empêché le capitalisme de jeter les bases objectives pour un système social supérieur, et donc de garder un caractère progressiste de type particulier. Tout en indiquant, d'autre part, par son existence précoce, la nature de l'évolution à venir, la contradiction entre les forces productives et les rapports sociaux n'a pas pris à cette époque un caractère trop explosif. Mais à partir d'un moment donné de l'évolution historique il se produit un **saut qualitatif à la suite duquel la révolte des forces productives contre leur enveloppe bourgeoise prend des formes nouvelles et plus violentes**, conduisant les tendances destructives à l'emporter définitivement et de plus en plus clairement sur les tendances créatrices et progressistes. Ce moment déterminé de l'évolution se place à l'instant où le capitalisme achève ce que Marx analysait comme devant être sa mission historique : c'est-à-dire de conduire à une socialisation déjà poussée de la

production dans le cadre même de la propriété privée et de constituer d'autre part le marché mondial. Lorsque le capitalisme de libre concurrence se transforme en capitalisme de monopole et lorsque la constitution du marché mondial est terminée, les rapports sociaux bourgeois perdent la souplesse relative que l'existence du secteur non-capitaliste dans les pays métropolitains et la possibilité d'expansion à l'extérieur jusqu'à l'achèvement du partage du monde leur donnaient jusqu'alors et ne peuvent absolument plus contenir des forces productives plus grandes de façon durable. La poursuite de l'accumulation et la découverte de nouveaux progrès techniques ne peuvent dorénavant avoir d'autres conséquences que de conduire à des révoltes des forces productives contre leur enveloppe bourgeoise chaque fois plus explosives. La guerre impérialiste prend sa place au côté des crises périodiques — tendra même à se substituer de plus en plus à elles — tandis que le développement d'une économie d'armement quasi-permanente exprime ouvertement le fait que le fonctionnement du capitalisme n'aboutit plus à la création de forces productives, mais se trouve entièrement organisé autour de la production de forces destructives. C'est à ce moment là que les marxistes ont placé le point précis d'ouverture de la période de révolution sociale conduisant au socialisme. L'époque impérialiste devait nécessairement être une période de guerres et de crises économiques d'une ampleur inégalée. Indépendamment même de cela, le pourrissement de l'enveloppe capitaliste serait ressenti dans tous les domaines de la vie sociale ; il affecterait inévitablement les formes politiques des états bourgeois et engendrerait de multiples formes nouvelles d'aliénation sociale ; le mouvement ouvrier lui-même en ressentirait plus ou moins profondément les effets. Mais en même temps la période impérialiste devait être l'époque par excellence des révolutions, qui naîtraient soit de situations de crise économique, soit de la transformation des guerres impérialistes en guerres civiles.

C'est l'ensemble de cette analyse dont le point de départ se trouve donc chez Marx, que le programme de la IV^e Internationale reprend à son compte dans sa première section. Lorsque le **Programme de Transition** déclare que les forces productives ont cessé de croître, il entend avant toute chose réaffirmer avec vigueur l'existence d'une contradiction absolue entre les forces productives et leur enveloppe bourgeoise, contradiction qui porte en elle, soit la révolution si l'avant-garde aide le prolétariat à résoudre le problème de sa direc-

tion, soit la barbarie. « Sans révolution sociale, et cela dans la prochaine période historique — écrit le Programme — toute la civilisation de l'humanité est menacée d'être emportée dans une catastrophe » (7). A l'étape impérialiste, la contradiction entre les nécessités de la production et les formes politiques bourgeoises (en particulier l'Etat national), crée une situation où l'accumulation des moyens de production et l'acquisition de connaissances nouvelles ne peuvent plus conduire à une amélioration du sort de l'humanité mais à la destruction. Le programme ne nie pas l'apparition de nouvelles inventions ni de nouveaux progrès techniques, mais il soutient à la suite de Marx que dans le cadre des rapports de production du capitalisme pourrissant, ces inventions doivent nécessairement se retourner contre la grande masse de la société et devenir facteurs de régression et non de progrès (8). Elles ne peuvent avoir d'autre point d'appui que la préparation de la guerre et d'autre conséquence que le chômage, la dégradation croissante de la condition ouvrière, et des affrontements impérialistes de plus en plus meurtriers. « Toute la situation mondiale, et par conséquent aussi la vie politique intérieure des divers pays, se trouvent sous la menace de la guerre mondiale. La catastrophe qui s'avance pénètre d'angoisse les masses les plus profondes de l'humanité » (9). Les événements sont là pour témoigner que cette observation faite en 1938 n'avait rien de conjoncturel et constitue au contraire la caractérisation d'un des traits permanents de notre époque.

Il devient évident que la question du développement ou du non développement des forces productives n'est pas une question simple. Dans les courtes phrases de sa première section, le programme de transition ramasse, en des formules concises, un certain nombre d'éléments fondamentaux de la théorie marxiste de l'histoire et de son analyse des lois contradictoires de fonctionnement et d'évolution du mode de production capitaliste. Ici comme ailleurs le programme résume tout l'acquis théorique du marxisme et ici comme ailleurs, cet acquis est un acquis difficile dont l'avant-garde doit sans cesse faire la redécouverte et la reconquête. Puisqu'il en est ainsi, c'est par une discussion aussi approfondie que possible de l'analyse scientifique marxiste qui sous-tend la première section du programme et dont nous venons de donner un aperçu qu'il convient de commencer. Cette analyse fera l'objet de ce premier article. Elle jettera les bases d'un second article, où nous chercherons à appliquer les résultats de cette analyse à la réalité sociale contemporaine.

LE CARACTERE CONTRADICTOIRE ET ANTAGONIQUE DU DEVELOPPEMENT CAPITALISTE DES FORCES PRODUCTIVES

Dans ce chapitre il s'agit d'examiner d'un peu plus près l'analyse que Marx donne des caractères particuliers du développement capitaliste des forces productives, ou si l'on préfère, des façons spécifiques dont la contradiction entre les forces productives et les rapports sociaux se manifeste dans le cadre déterminé du régime capitaliste. Cela nous permettra de comprendre pourquoi on assiste si tôt à la révolte périodique des forces productives contre l'enveloppe bourgeoise et pourquoi Marx peut affirmer que ce mode de production « représente une contradiction permanente

entre cette tâche historique (de développer la force productive matérielle et de constituer le marché mondial correspondant) et les rapports sociaux de production qui lui correspondent ». Avant d'entrer dans le vif du sujet, il convient de donner une réponse provisoire à trois questions de définition :

- que faut-il entendre par « forces productives » ?
- quelles sont, de façon générale, les relations existant entre les forces productives et les rapports sociaux de production et comment faut-il définir ceux-ci ?
- que faut-il entendre par « le développement des

forces productives », 1° de façon générale, 2° dans le cadre déterminé du capitalisme.

Il convient de bien souligner que la réponse à ces questions et en particulier à la dernière, doit à ce stade, être par la force des choses, tout à fait provisoire puisque d'une certaine manière c'est le contenu de la totalité de ce travail, donc de cet article et de l'article suivant, qui s'y trouve inclus.

1° Que faut-il entendre par « les forces productives » ?

En cherchant à définir ce que Marx nomme « les forces productives sociales du travail », on peut dire qu'il s'agit de l'ensemble des éléments qui concourent à déterminer à un moment donné, la productivité du travail social, c'est-à-dire de l'ensemble des individus travaillant dans le cadre d'une production qui s'est toujours organisée et déroulée sur une base sociale (même si les instruments de cette organisation fonctionnent, comme c'est le cas pour les mécanismes du marché dans le cadre du capitalisme, de façon anarchique et aveugle). Ces éléments comprennent, par conséquent à un moment historique donné :

- des ressources naturelles d'un type, d'une quantité et d'une qualité déterminées,
- des instruments de production d'une quantité et évidemment d'un type et d'une qualité déterminés, c'est-à-dire incorporant un certain niveau de connaissances scientifiques des lois du monde naturel en forme de technologies et de procédés de production,
- des hommes possédant une formation professionnelle, une culture technique et des habitudes de travail données, qui peuvent résulter de traditions plus ou moins longues, d'un niveau culturel issu aussi bien du niveau de développement de la société en général que de la formation propre que les travailleurs se sont donnés et, évidemment d'un certain type de formation professionnelle.

Il est évident que ces trois éléments constitutifs sont loin d'être homogènes. On peut, comme le fait par exemple Marx dans *Salaires, Prix et Profit*, établir une première division entre « les conditions naturelles du travail » et « les forces de travail sociales » (10). Une distinction tout aussi nette et plus importante encore s'impose entre les éléments matériels et les éléments des « forces de travail sociales ». Pour le marxisme en effet, les hommes ne font pas seulement partie des forces productives, mais ils en constituent même l'élément le plus important. Comme le dit Marx : « de tous les instruments de production, le plus grand pouvoir productif, c'est la classe révolutionnaire elle-même » (11).

On comprend fort bien qu'il en soit ainsi. Les hommes possèdent des caractéristiques qui les distinguent radicalement de toutes les autres forces productives. C'est seulement à partir, et en fonction, de leur activité que les autres éléments des forces productives prennent un sens. Ils sont le seul élément constitutif des forces productives à garder un sens et une valeur lorsqu'il est coupé des autres éléments. Un champ sans hommes pour le cultiver redevient une lande ou une broussaille, une machine sans hommes pour la faire marcher n'est plus qu'une masse de tôle et d'acier en voie de se rouiller ; par contre, un champ dévasté ou une usine endom-

magée peuvent servir de nouveau à produire, s'il existe encore des hommes en vie possédant la culture technique nécessaire pour les remettre en état. C'est dans ses hommes et plus particulièrement dans ceux qui travaillent de façon directe ou indirecte dans la production, donc aujourd'hui dans la classe ouvrière, que réside la force de la société et que se concentre en dernière analyse tout l'acquis de sa civilisation, faisant par conséquent du problème de la défense de l'intégrité physique mais aussi intellectuelle de la classe ouvrière, la question par excellence de vie ou de mort pour l'humanité.

A cette première raison s'en ajoute à vrai dire une seconde qui découle du fait qu'il faut également distinguer les éléments matériels et les éléments humains des forces productives du point de vue de la place qu'ils occupent et du rôle qu'ils jouent respectivement dans le processus historique. En effet, si le développement des forces productives peut jeter les bases objectives pour la transformation de la société et sa réorganisation dans des formes nouvelles, seuls les hommes — concrètement les classes qui ressentent le plus directement tout le poids, toutes les entraves, toute l'oppression du système existant, c'est-à-dire aujourd'hui de nouveau la classe ouvrière — peuvent opérer cette transformation. C'est en ce sens également que la classe ouvrière constitue le plus important de tous les pouvoirs productifs, et que le problème de la défense de son existence et de son intégrité se présente comme celui de la sauvegarde de la « seule classe créatrice et progressiste de la société » (12).

2° Quelles relations les forces productives et les rapports sociaux de production ont-ils entre eux ?

Le second point dont il faut dire brièvement un mot concerne les rapports existants entre les forces productives et les rapports sociaux de production, c'est-à-dire les rapports que les hommes nouent indépendamment de leur volonté au cours de la production sociale de leur existence.

Il existe entre ces deux séries d'éléments des liens extrêmement étroits. Les forces productives et les rapports sociaux agissent et réagissent sans cesse les uns sur les autres de façon très accentuée et ils ont même entre eux des rapports d'interdépendance tellement étroits qu'à certains moments, à un certain niveau, ils tendent à se confondre totalement. C'est ainsi, en effet, que Marx présente certaines façons historiques spécifiques d'organiser collectivement le travail, c'est-à-dire certaines formes prises par les rapports des hommes dans l'activité de production, comme étant en soi une « force productive ». Dans *L'Idéologie Allemande* par exemple, il analyse longuement « La force productive décuplée qui naît de la coopération des divers individus, telle qu'elle résulte de la division du travail » (13). Dans la *Misère de la Philosophie* et dans le *Capital*, il revient sur ce point pour montrer comment la coopération et la division manufacturière du travail ne sont pas tant des moyens « d'augmenter les forces productives individuelles que de créer (...) une force nouvelle ne fonctionnant que comme force collective ». Elles donnent naissance « à une force productive »... qui se présente comme « directement issue de la combinaison des travaux » (14). On comprend fort bien que Marx puisse s'exprimer ainsi. Des rapports de production qui contribuent au développement

des forces productives se présentent à certains égards comme étant eux-mêmes une force productive. Du moment, d'autre part, que les rapports de production sont les rapports « suivant lesquels les individus produisent » et que ceux-ci font en même temps partie des forces productives, il paraît aller de soi qu'il existe une étroite interpénétration entre les deux séries de facteurs. La thèse de « l'irréductibilité » entre les rapports sociaux et les forces productives qui a été récemment soutenue par Maurice Godelier (dans *La notion de structure chez Marx*, in *Temps Modernes* de novembre 1966) paraît insoutenable et absurde, et H. Lefebvre se trouve, d'une certaine façon, plus proche de la vérité lorsqu'il écrit « que les rapports de production (...) ne peuvent se détacher des forces productives que par l'analyse » (15).

L'analyse est, en effet, nécessaire, car si à un niveau donné les rapports de production paraissent pratiquement se confondre avec les forces productives, à un autre niveau ils s'en distinguent clairement — tellement clairement qu'il peut même naître une contradiction entre eux.

Si l'on veut chercher à analyser brièvement les relations générales qui existent entre les forces productives et les rapports sociaux, sans craindre de se voir obligé de simplifier de façon héroïque la réalité (comme le faisait Marx lui-même lorsque la nature de l'écrit l'y contraignait) on peut partir du passage de *Travail Salarié et Capital* où Marx explique comment :

« Dans la production, les hommes n'agissent pas seulement sur la nature, mais aussi les uns sur les autres. Ils ne produisent qu'en collaborant d'une manière déterminée et en échangeant entre eux leurs activités. Pour produire, ils entrent en relations et en rapports déterminés les uns avec les autres et ce n'est que dans les limites de ces relations et de ces rapports sociaux que s'établit leur action sur la nature, la production. » (17)

Les rapports sociaux de production sont ainsi de la façon la plus simple qui soit « les rapports suivant lesquels les individus produisent ». Deux facteurs viennent déterminer la forme exacte que ces rapports possèdent à un moment donné de l'évolution sociale :

1° La nature et les caractéristiques des moyens de production ;

2° La nature et les formes des rapports de propriété, c'est-à-dire la manière dont ces moyens de production sont appropriés et possédés.

Marx cherche à toujours tenir compte simultanément de ces deux facteurs. C'est ainsi que dans la *Misère de la Philosophie*, par exemple, il tient à montrer que « les rapports sociaux sont intimement liés aux forces productives (et par conséquent qu'en acquérant de nouvelles forces productives, les hommes changent leur mode de production (...) la manière de gagner leur vie (et) tous leurs rapports sociaux », mais se voit contraint de rappeler en même temps à Proudhon que ces rapports ne « sont pas des rapports d'individu à individu mais des rapports d'ouvrier à capitaliste, de fermier à propriétaire foncier, etc... (c'est-à-dire) des rapports sociaux fondés sur l'antagonisme des classes » (17). Des deux facteurs, c'est en effet le second qui est en définitive le plus important et qui

contribue le plus à faire des rapports de production des rapports qui influent sur le rythme et sur l'orientation des forces productives et qui peuvent même entrer en conflit avec celles-ci à un moment donné.

La nature des moyens de production commande certains aspects techniques de l'organisation et de la division du travail dans le cadre d'une unité de production donnée. Il est évident, en effet, comme le rappelle Marx, que « le travail s'organise, se divise autrement selon les instruments dont il dispose. Le moulin à bras suppose une autre division du travail [c'est-à-dire d'autres rapports sociaux de production] que le moulin à vapeur » (18). Il reste cependant que la forme des rapports de propriété vient déterminer des éléments beaucoup plus décisifs des rapports sociaux, à savoir la manière dont les hommes se répartissent entre eux non plus telle ou telle tâche technique déterminée exigée par un certain degré de développement et des forces productives et l'existence d'un certain type de moyens de production, mais le travail tout court, ainsi que le pouvoir de décision quant à l'orientation et l'organisation de la production. L'appropriation privée des moyens de production a pour conséquence générale de conduire à une division radicale entre les tâches de conception et les tâches d'exécution du travail (les tâches de conception et de gestion étant monopolisées par les classes possédantes, tandis que les classes laborieuses sont réduites au rôle strict d'exécutant). Elle conduit également à la répartition du produit en faveur de la classe dominante (soit en vertu de décisions conscientes de sa part, soit en vertu des lois objectives du système économique) donnant à celle-ci, d'une seconde façon encore plus décisive que la précédente, le monopole des décisions (le plus souvent prises aveuglément sous la contrainte aveugle des lois objectives du système économique) concernant l'orientation et le développement de la production. De ces deux façons la forme privée de la propriété des moyens de production agit puissamment sur l'orientation et le rythme du développement des forces productives. Il est évident en particulier que les décisions que la classe dominante prend (de façon aveugle, agissant sous la contrainte des lois objectives du système économique) concernant l'utilisation exacte du surproduit doit avoir une action puissante sur les traits du développement des forces productives.

Ce qu'il faut noter en second lieu, c'est que c'est des rapports de propriété que les rapports sociaux de production reçoivent d'autre part l'élément de rigidité qui leur interdit en fait d'évoluer librement en liaison

avec le développement des forces productives et qui les conduit donc à entrer en contradiction et en opposition avec celles-ci. Si ce n'était pour le fait qu'ils sont déterminés de façon décisive par les rapports de propriété, les rapports de production tendraient naturellement « à se changer et à se transformer avec la modification et le développement des moyens de production matériels » (19) et il ne pourrait pas naître de contradiction entre les deux. La possibilité et l'existence effective d'une contradiction entre les forces productives et les rapports sociaux de production découlent entièrement de l'appropriation des conditions de la production. C'est parce que chaque forme de propriété des moyens de production donne naissance à une classe, qui tire de cette propriété sa richesse et sa puissance, et qui est donc opposée à la disparition des rapports sociaux de production qui lui correspondent, que cette contradiction particulière peut naître et se cristalliser.

Cette analyse des relations existant entre les forces productives et les rapports sociaux de production demeure par la force des choses extrêmement abstraite et générale. C'est seulement en la reprenant à l'occasion de l'examen d'un système déterminé — ici le capitalisme — qu'il sera possible de la concrétiser et de l'enrichir.

3° En quoi consiste le développement des forces productives : 1° en général, 2° dans le cadre déterminé du capitalisme ?

On trouve chez Marx certaines définitions assez simples et directes de la notion de développement des forces productives. C'est ainsi par exemple qu'il écrit : « Par augmentation de la force productive ou de la productivité du travail, nous entendons en général un changement dans ses procédés, abrégeant le temps socialement nécessaire à la production d'une marchandise, de telle sorte qu'une quantité moindre de travail acquière la force de produire plus de valeurs d'usage. » (20) Une lecture d'ensemble de l'œuvre de Marx et en particulier du *Capital*, nous interdit cependant de retenir une définition aussi simple pour rendre compte du développement des forces productives dans le cadre du capitalisme. Marx nous oblige en effet à donner à cette définition le caractère d'une **définition générale**, et à la qualifier à l'aide de deux éléments.

Un premier élément de qualification a déjà été fourni à l'occasion de l'analyse faite plus haut de la notion des forces productives, à savoir le fait que les hommes — concrètement les membres du « travailleur collectif » (21) et en particulier la classe ouvrière — **constituent la principale composante des forces productives**. Ceci signifie que l'un des critères décisifs pour juger s'il y a eu ou non développement des forces productives devra tenir très fortement compte de l'effet que telle ou telle découverte scientifique ou tel ou tel progrès technologique aura eu sur les conditions d'existence et de travail de la classe ouvrière.

Un second élément de qualification doit être cherché dans les principes méthodologiques fondamentaux du marxisme, en particulier dans celui qui souligne l'impossibilité qu'il y a de procéder à l'analyse d'un phénomène dans l'abstrait, c'est-à-dire en dehors du cadre d'un ensemble de rapports économiques et sociaux

historiquement déterminés. Il est impossible de parvenir à la connaissance de la signification réelle d'un phénomène, de sa nature véritable, si on ne le replace pas dans le cadre d'un système économique donné. Comme le dit ce critique russe dont Marx reprend à son propre compte certaines des observations méthodologiques, la méthode dialectique postule — entre autres — l'idée « qu'un seul et même phénomène obéit... à des lois absolument différentes, lorsque la structure totale de ces organismes (les organismes sociaux, c'est-à-dire les sociétés fondées sur un mode de production déterminé) diffère, lorsque leurs organes particuliers viennent à varier, lorsque les conditions dans lesquelles ils fonctionnent viennent à changer ». (22) Marx affirme ce principe avec une vigueur particulière lorsqu'il examine les formes particulières selon lesquelles la population croît et fluctue en régime capitaliste : « Chacun des modes historiques de la production sociale a aussi sa loi de population propre, loi qui ne s'applique qu'à lui, qui passe avec lui et qui n'a par conséquent qu'une valeur historique. » (23) Or, ce qui vaut pour la population, vaut également pour le développement des forces productives : le système capitaliste développe les forces productives selon ses propres méthodes, a sa propre loi de développement des forces productives, dont nous allons voir qu'elle reflète — au même titre que la loi de la population étudiée directement par Marx — « le caractère antagonique de la production capitaliste » (24) et se présente donc tout autant que celle-là comme une loi éminemment **contradictoire**.

Il semble qu'il soit possible de dire ceci :

— **La loi de développement des forces productives propre au système capitaliste est celle d'un développement potentiellement illimité de ces forces, et de leur transformation, par l'effet du milieu capitaliste — de forces productives en forces destructives** — soit qu'elles se retournent contre les hommes mêmes qui ont contribué à leur apparition, en mettant en danger leurs conditions de travail et d'existence, soit qu'elles servent de base à une économie de guerre et se matérialisent de plus en plus en moyens de destruction qui mettent la base même de la civilisation en péril.

Pour énoncer cette loi du développement des forces productives, « qui distingue l'époque capitaliste et correspond à son mode de production particulier », nous nous appuyons sur toute la démonstration du *Capital*, où l'on trouve une déclaration formelle de Marx concernant le premier des deux aspects de cette transformation des forces productives en leur contraire, ainsi

que tous les éléments théoriques nécessaires à l'explication scientifique du second. En ce qui concerne le premier aspect, voici un texte dont le sens est difficilement contestable, tellement les termes en sont clairs :

« La loi selon laquelle une masse toujours plus grande des éléments constituant de la richesse peut, grâce au développement continu des pouvoirs collectifs du travail, être mise en œuvre avec une dépense moindre, cette loi qui met l'homme-social à même de produire davantage avec moins de labeur, se tourne dans le milieu capitaliste — où ce ne sont pas les moyens de production qui sont au service des travailleurs mais le travailleur qui est au service des moyens de production — en loi contraire, c'est-à-dire que plus le travail gagne en ressources et en puissance (...), plus les conditions d'existence du salarié deviennent précaires. » (25)

Les explications conduisant à l'énoncé du second aspect que prennent les transformations des forces productives en leur contraire, constituent le corps même de la suite de notre analyse, où l'on trouvera également les éléments nécessaires à la compréhension du texte que nous venons de citer.

Il est, cependant, un élément que nous voudrions apporter tout de suite à l'appui de notre position, tellement il paraît significatif de la position générale de Marx sur cette question. Il s'agit du mouvement même de la démonstration contenue dans la quatrième section du Livre I du *Capital*, où figure la définition générale de la notion de développement des forces productives qui a été citée en tête de cette section. L'analyse de Marx fournit la preuve que la définition générale citée lui sert de point de départ et rien de plus. Marx part de cette définition, mais au terme de son examen des formes que prend et des résultats auxquels aboutit le développement de la productivité du travail dans le système capitaliste, il se voit obligé de conclure : premièrement, que « la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison sociale du procès de production qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : la terre et le travailleur » (26) ; deuxièmement, qu'« avec les conditions matérielles et les combinaisons sociales de la production, elle (la technique propre au machinisme) développe en même temps les contradictions et les antagonismes de la force capitaliste de cette production, avec les éléments de formation

d'une société nouvelle, les forces destructives de l'ancienne » (27).

Une dernière observation de caractère général peut être faite tout de suite. Lorsque l'on discute du développement des forces productives par le capitalisme, « il ne faut jamais oublier — ainsi que Marx nous l'a rappelé à maintes reprises — que la production de la plus-value (...) est la fin immédiate et le motif déterminant de la production capitaliste. On ne doit jamais la présenter comme ce qu'elle n'est pas, à savoir une production ayant pour fin immédiate la jouissance ou la création de moyens de jouissance » — que ce soit pour les capitalistes eux-mêmes ou que ce soit pour la classe ouvrière — ou encore une production tournée vers la libération matérielle des hommes des contraintes du travail et du besoin, car « ce serait faire tout à fait abstraction de son caractère spécifique qui se manifeste dans toute sa structure interne » (28).

C'est de ce caractère spécifique que résulte le caractère profondément contradictoire du développement des forces productives : — le fait que « dans la production capitaliste, l'économie de travail au moyen du développement de la force productive ne vise nullement à abrégier la journée de travail (mais seulement...) à diminuer la partie de la journée où l'ouvrier doit travailler pour lui-même afin de prolonger celle où il travaille pour le capitaliste » (29) et le fait que l'on détruit périodiquement des moyens de subsistance alors « qu'on en produit trop peu pour satisfaire décentement et humainement la masse de la population », et des moyens de production « alors qu'on n'en produit pas assez pour permettre à toute la population de travailler dans les conditions les plus productives » (30).

Le pourquoi et le comment de ceci doivent maintenant être analysés avec plus de détail, mais comme réponse provisoire à la question placée en tête de cette section, on peut donc déjà dire ce qui suit :

De façon générale, le développement des forces productives, c'est le développement de tous les moyens par lesquels « la science capte les forces naturelles et les met au service du travail », et aussi par lesquels « le caractère social ou coopératif du travail se trouve développé », conduisant à une situation où le « travailleur collectif » peut produire plus avec moins de travail.

Dans le cadre spécifique du système capitaliste, le développement des forces productives est à la fois cela et le contraire de cela. Le résultat potentiel des progrès techniques est en effet toujours de permettre à la société de produire plus avec moins de travail, mais le milieu capitaliste tend à transformer ces progrès potentiels en leur contraire, à retourner leurs effets bénéfiques contre les travailleurs et à les conduire à se matérialiser de façon croissante sous la forme d'un « excès de richesse » qui est d'abord détruit, ensuite transformé en moyen de destruction.

4° Le caractère de duplicité des rapports de production bourgeois.

A l'époque de sa polémique contre Proudhon, Marx écrivait déjà que « les rapports de production dans lesquels se meut la bourgeoisie n'ont pas un caractère uni, un caractère simple, mais un caractère de duplicité, que dans les mêmes rapports dans lesquels se produit la richesse, la misère se produit aussi, que dans les

mêmes rapports dans lesquels il y a développement des forces productives, il y a une force productive de répression ». Il montrait la manière dont « ces rapports ne produisent la richesse bourgeoise, c'est-à-dire la richesse de la classe bourgeoise, qu'en anéantissant continuellement la richesse des membres intégrants de cette classe et en produisant un prolétariat toujours croissant » (31). La suite de ses recherches n'a fait que confirmer ce point de vue et ajouter à l'exemple donné ci-dessus de nombreuses manifestations supplémentaires de la façon profondément contradictoire dont les forces productives sont contraintes à se développer dans le cadre des rapports sociaux de production capitalistes. L'essentiel de la démonstration de Marx tient en ceci : dans le cadre des rapports sociaux capitalistes, le développement des forces productives dans leur ensemble se fait continuellement aux dépens d'une de ses composantes essentielles, à savoir, la classe ouvrière, sans que les mécanismes objectifs de l'économie capitaliste créent pour autant des conditions permettant à la société dans son ensemble de jouir des progrès accomplis. C'est même tout le contraire qui se vérifie, puisqu'on voit les rapports sociaux de production capitalistes venir dresser des barrières contre lesquelles les forces productives se heurtent avec une violence toujours plus grande, ce qui conduit d'abord à la destruction de ces forces, plus tard à leur transformation en forces destructives.

C'est dans la nature antagonique des rapports capitalistes qu'il faut chercher l'explication de cet état de choses. Les rapports sociaux de production capitalistes sont fondés sur l'appropriation privée des moyens de production ; ces rapports possèdent par conséquent un très fort contenu de classe qui se manifeste aussi bien dans l'organisation du travail par les capitalistes dans leur intérêt exclusif — la classe ouvrière étant réduite au rôle très particulier d'un exécutant dont on ne demande la force de travail que pour autant que les conditions du marché rendent la chose avantageuse — que dans le fait que la répartition a lieu constamment et radicalement aux dépens de la classe ouvrière. Ces caractères antagoniques des rapports sociaux de production capitalistes — qui se présentent comme la conséquence inévitable des lois objectives du système économique lui-même plutôt que le résultat d'un comportement conscient — donnent naissance au processus contradictoire suivant.

La structure particulière des coûts de production capitalistes conduit les capitalistes à porter tous leurs efforts d'innovation technologique (que les lois contraignantes de la concurrence leur imposent) vers la découverte de moyens de produire qui leur permettent d'accroître une production tout en réduisant la part des salaires dans leur coût et en augmentant la plus-value relative. Ceci signifie non seulement que le développement des forces productives tend à se faire toujours aux dépens de sa composante principale, mais également que ce développement se fait d'une façon qui tend à rendre impossible la conservation durable des forces productives nouvellement créées. Celles-ci, en effet, se matérialisent dans le cadre du capitalisme sous forme de moyens de production qui doivent être employés avec profit et de marchandises qui doivent être vendues, alors que les rapports de distribution antagoniques viennent précisément rendre ceci impossible.

Nous voici donc mis en présence des deux mouvements successifs du processus contradictoire dans lequel les forces productives se développent dans le système capitaliste. Reprenons-en l'analyse avec plus de détail.

5° Le développement des forces productives du travail aux dépens des travailleurs eux-mêmes.

L'un des thèmes fondamentaux du capital que les commentateurs de Marx préfèrent escamoter ou passer sous silence, car sa critique violente les gêne, c'est que dans le cadre des rapports de production capitalistes, tous les progrès techniques tendent à se faire aux dépens de la classe ouvrière. « Ce qui distingue spécialement le mode de production capitaliste — écrit Marx — est que sa fin immédiate et son moteur déterminant sont la production de la plus-value (...). Or la production centrée sur l'obtention de la valeur et de la plus-value implique la tendance permanente à ramener le temps de travail nécessaire à la production d'une marchandise (...) au-dessous de la moyenne sociale existant à chaque moment donné. Cette tendance à réduire le coût de la production à son minimum devient par là même, le levier le plus puissant en vue d'accroître la force productive sociale du travail, mais cet accroissement fait figure d'accroissement continu des forces productives du capital (...) face à l'ouvrier et en opposition directe avec son propre développement. » (32)

Il s'agit là d'un point de vue d'une extrême importance en vue des tentatives faites aujourd'hui pour déformer radicalement les positions de Marx. Personne n'était plus conscient que Marx des potentialités des progrès techniques pour l'avenir de l'humanité, mais personne n'a pris plus de soin que lui pour souligner qu'il en serait ainsi une fois seulement que les rapports capitalistes seraient détruits et que dans le cadre de ces rapports, tous les progrès refléteraient nécessairement uniquement la vision et les besoins des capitalistes ainsi que le caractère antagonique des rapports fondés sur l'exploitation. En régime capitaliste, rappelle Marx :

« Le lien entre les fonctions individuelles des travailleurs et leur unité comme corps productif se trouve en dehors d'eux dans le capital qui les réunit et les retient. L'enchaînement de leurs travaux apparaît idéalement comme le plan du capitaliste et l'unité de leur collectif leur apparaît pratiquement comme son autorité, la puissance d'une volonté étrangère qui soumet leurs actes à leur but (...). Entre les mains des capitalistes, la direction n'est pas seulement la fonction spéciale qui naît de la nature même du procès de travail coopératif ou social, mais elle est encore et éminemment, la fonction d'exploiter le procès du travail social, fonction qui repose sur l'antagonisme inévitable entre l'exploiteur et la matière qu'il exploite. » (33)

En ce qui concerne tout d'abord la nature du travail, la tendance générale du progrès technique a été de réduire de plus en plus l'intérêt du travail, d'estropier intellectuellement les travailleurs, de détruire tout le monde « de dispositions et d'instinct producteurs » qu'il pourrait y avoir chez eux et d'aboutir à un « rabougrissement chez eux du corps et de l'esprit » (34). Traçant l'évolution qui va de la coopération simple au machinisme à grands traits, Marx écrit :

« Les puissances intellectuelles de la production se développent d'un seul côté parce qu'elles disparaissent sur tous les autres (...), la division manufacturière leur oppose les puissances intellectuelles de la production comme la propriété d'autrui et comme pouvoir qui les domine. Cette scission s'achève dans la grande industrie qui fait de la science une force productive indépendante du Travail et l'enrôle au service du capital. » (35)

Etudiant la division manufacturière du travail et le développement des forces productives qui en résulte, Marx souligne que si « les bases historiques données interdisaient à la division du travail de revêtir une autre forme que la forme capitaliste », il n'en demeure pas moins qu'il faut la caractériser clairement et dire qu'elle n'est rien d'autre qu'une « méthode particulière de produire de la plus-value relative ». Et il conclut : « Elle se présente donc à la fois comme un progrès historique, une phase nécessaire dans la formation économique de la société et comme un moyen civilisé et raffiné d'exploitation. » (36) Ceci vaut évidemment aussi pour le machinisme et toutes les formes de progrès techniques introduites à l'époque du capitalisme ascendant. Parlant de la machine, dont l'introduction a représenté un formidable bond dans le développement des forces productives, Marx rappelle que dans le cadre des rapports sociaux de production capitalistes, « elle n'agit pas seulement comme un concurrent dont la force supérieure est toujours sur le point de rendre le salarié superflu. C'est comme une puissance ennemie de l'ouvrier que le capital l'emploie et il le proclame hautement. » (37) Le fait que le stade atteint dans l'évolution sociale fasse obligatoirement des rapports capitalistes le seul cadre possible pour l'apparition de la machine, n'empêche donc pas Marx de caractériser clairement la signification qu'elle a pour la classe ouvrière. Le sens de tout ceci est très clair. Le progrès technique a toujours eu lieu aux dépens de la classe ouvrière, mais pendant un temps ceci a pris à l'échelle historique l'aspect d'un mal nécessaire, en attendant que le capitaliste ait conduit au travers de ce développement antagonique, à la création des conditions objectives de sa propre destruction.

Aujourd'hui, par contre, alors que ces bases existent, une telle situation prend un caractère d'anomalie insupportable et n'a plus de justification historique. Toute tentative pour lui en trouver une doit nécessairement porter l'estampille du réformisme le plus plat.

Ce ne sont, bien évidemment, pas seulement les conditions et les formes de travail des ouvriers, leur

créativité, leur qualification qui ont toujours été mises en cause par le progrès technique, mais leurs conditions de travail elles-mêmes. A cet égard, Marx a souligné avec la plus grande vigueur possible, la façon dont la nature antagonique des rapports sociaux capitalistes imprime au développement de la technique un caractère également antagonique. Il montre que le caractère contradictoire des lois de développement de l'économie capitaliste atteint un tel point d'acuité. « qu'en produisant l'accumulation du capital et à mesure qu'elle y réussit, la classe ouvrière produit elle-même les instruments de sa mise en retraite, de sa métamorphose en surpopulation relative. » (38), c'est-à-dire de sa déqualification, de son chômage et de sa dégradation. L'accumulation du capital, en effet, entraînerait une concurrence croissante des capitalistes autour de l'offre de force de travail et partant, des hausses de salaires qui risqueraient de venir mordre sur les profits. Ceci signifie qu'il ne suffit pas pour les capitalistes d'investir, mais encore d'accompagner leur investissement d'une substitution des machines au travail vivant. La nécessité de limiter les salaires « impose ainsi aux capitalistes des efforts supérieurs pour économiser du travail (...) qui s'incarnent dans des changements techniques qui révolutionnent la composition du capital » (39), entraînant la constitution et reconstitution d'une **armée industrielle de réserve nourrie par le chômage technologique**.

Pendant la phase ascendante du capitalisme, cette armée de réserve se trouve périodiquement réintégrée par le capital dans le processus de production et son existence sert à fournir « aux besoins de valorisation flottants du capital (...) la matière humaine toujours exploitable et toujours disponible » (40), dotant le capitalisme « d'une élasticité merveilleuse » aux dépens des conditions d'existence des travailleurs. Marx peut cependant indiquer dès cette époque que si le taux d'accumulation devait se ralentir — et sans l'effet des contradictions internes, il tendrait évidemment à le faire — alors la « surproduction relative » temporaire de travailleurs prendrait un caractère permanent, consolidé, et un nombre croissant de travailleurs et leurs enfants seraient condamnés au **chômage forcé à vie** (41). Nous retrouverons ce point ultérieurement pour en tirer toutes les conséquences.

Concluant l'ensemble de son analyse sur ce point, Marx écrit qu'elle « nous a conduits au résultat suivant : dans le système capitaliste, toutes les méthodes pour multiplier les puissances du travail collectif s'exécutent aux dépens du travailleur individuel, tous les moyens pour développer la production se transforment en moyens de dominer et d'exploiter le producteur ; ils font de lui un homme tronqué, fragmentaire, ou l'appendice d'une machine ; ils lui opposent comme autant de pouvoirs hostiles les puissances scientifiques de la production, ils substituent au travail attrayant le travail forcé, ils rendent les conditions dans lesquelles le travail se fait de plus en plus anormales et soumettent l'ouvrier, durant son service, à un despotisme aussi illimité que mesquin ». (42)

L'ouvrier a-t-il au moins la « consolation » de savoir que sa condition profite à l'ensemble de la société ? Non, même pas, car la nature antagonique des rapports sociaux bourgeois les rend trop étroits pour contenir sans explosion périodique les forces productives nou-

vement créées. Dans le cadre du système capitaliste, la classe ouvrière ne produit pas seulement elle-même les instruments de sa propre mise en retraite, mais aussi les éléments d'une « épidémie qui, à toute autre époque, eût semblé un paradoxe — l'épidémie de la surproduction... [par l'effet de laquelle]... la société se trouve subitement rejetée dans un état de barbarie momentanée ». (43)

6° La destruction périodique d'une partie des instruments de production de la société.

Dans le cadre du système capitaliste, le développement des forces productives doit obligatoirement se matérialiser dans la production de marchandises en quantité de plus en plus importantes. Comme ces marchandises contiennent, par ailleurs, aussi bien la plus-value extorquée aux ouvriers que les sommes investies par les capitalistes sous forme de capital constant et de capital variable, ceci signifie que le plein usage des forces productives acquises dépend entièrement de la question de savoir si ces marchandises pourront être effectivement vendues ou non, le capital investi récupéré et, par dessus tout, la plus-value réalisée. Dans la négative, c'est-à-dire si « la vente n'a pas lieu ou n'est que partielle ou si elle a lieu seulement à des prix inférieurs aux prix de production » (44), la production sera réduite, et les forces productives précédemment acquises retomberont au statut de simples potentialités, ou seront même détruites dans le cas où elles se matérialisent dans des moyens de production pour lesquels le système capitaliste n'a pas d'usage.

Or, c'est très précisément cette situation qui se trouve engendrée par la nature antagonique des rapports de production capitalistes où l'effet est de tendre vers une restriction relative de la demande solvable et du marché au moment même où ils poussent à un accroissement continu et potentiellement illimité des forces productives du travail. L'on observe ainsi que :

L'expansion du marché est principalement le résultat même de l'accumulation et a ses fondements dans l'activité du secteur de fabrication des moyens de production [Secteur I]. Les capitalistes producteurs de biens de consommation [Secteur II] commandent des moyens de production aux capitalistes du Secteur I et ceux-ci procèdent également à d'importants échanges entre eux-mêmes. Pendant un temps ce processus se nourrit de lui-même, mais il arrive un moment où il est freiné par l'existence des rapports de distribution antagoniques. La fabrication de moyens de production ne peut pas se développer de façon totalement indépendante de la production de biens de consommation et sans le moindre lien avec celle-ci. Or, tandis que la première « n'a pour limite que la force productive de la société », la seconde repose « sur la capacité de consommation de la société », telle qu'elle se trouve déterminée « sur la base des rapports de distribution antagoniques qui réduisent la consommation de la grande masse de la société à un minimum susceptible de varier seulement à l'intérieur de limites plus ou moins étroites » (45). On comprend par conséquent que :

« Les époques où la productivité capitaliste met en œuvre toutes ses virtualités se révèlent régulièrement comme des époques de surproduction parce que les

virtualités de production ne peuvent jamais être utilisées suffisamment pour qu'il y ait non seulement production, mais encore réalisation d'une somme plus grande de valeur. » (46)

C'est ainsi que les rapports de production bourgeois viennent dresser eux-mêmes des limites à la production et donc à la mise en valeur effective des forces productives acquises — limites qui se présentent donc comme des limites immanentes au mode de production capitaliste.

A cette première contradiction vient s'en ajouter une seconde. En effet, « en même temps que se développe la force productive, s'élève la composition organique du capital ; il y a diminution relative de la fraction variable par rapport à la fraction constante » (47). Ceci signifie qu'au moment même où les capitalistes ont de plus en plus de difficulté à réaliser les marchandises dans lesquelles la plus-value qu'ils veulent s'approprier est incorporée, ils voient leurs taux de profit diminuer par suite de l'accumulation immense de capital fixe et l'élévation de la composition organique du capital. Les difficultés croissantes rencontrées dans la réalisation de la plus-value, et donc dans l'appropriation effective du profit, s'accompagnent ainsi d'une diminution dans le taux de celui-ci. Les capitalistes ont donc une seconde raison pour ralentir leur production et pour mettre en veilleuse une partie des forces productives créées et d'une seconde manière, le système capitaliste dresse une limite à l'utilisation effective des forces productives.

Marx peut conclure :

« La véritable barrière de la production capitaliste, c'est le capital lui-même (...). Les limites qui servent de cadre infranchissable à la conservation et à la mise en valeur du capital, reposent sur l'expropriation et l'appauvrissement de la grande masse des producteurs ; elles entrent donc sans cesse en contradiction avec les méthodes de production que le capital doit employer nécessairement pour sa propre fin et qui tendent à promouvoir un accroissement illimité de la production, un développement inconditionné des forces productives du travail, à faire de la production une fin en soi. » (48)

Tout aussi importante et significative que l'apparition de cette barrière immanente au mode de pro-

duction, est la manière dont les forces productives ainsi freinées dans leur développement, se comportent et dont le capitalisme vit avec la contradiction qu'il a engendrée. Ce qui est caractéristique à cet égard, c'est que la rencontre par les forces productives des limites posées à leur développement ne se traduit pas par une situation de stagnation équilibrée ou un quelconque « état stationnaire » du type conçu par les économistes bourgeois à certaines époques. La contradiction engendre des explosions, car « la production capitaliste tend sans cesse à dépasser ces limites qui lui sont immanentes, mais elle n'y parvient qu'en employant des moyens qui, de nouveau, et à une échelle plus imposante, dressent devant elle les mêmes barrières » (49). Il en est ainsi parce que « la tendance à l'accumulation, la tendance à agrandir le capital et à produire de la plus-value sur une échelle élargie (...) constitue pour la production capitaliste, une loi imposée par les constants bouleversements des méthodes de production (...), la lutte générale de la concurrence et la nécessité de perfectionner la production et d'en étendre l'échelle simplement pour se maintenir et sous peine de disparaître » (50).

Quelles sont les formes que prend la contradiction dans ces conditions, ou encore quels sont les moyens dont la production capitaliste cherche à franchir la barrière qu'elle se dresse à elle-même? Ces moyens sont les crises périodiques, dont l'effet est d'aboutir à « la destruction d'une partie des forces productives existantes ». Cette destruction a, pour le capitalisme, la vertu « d'assainir » la situation, de créer les conditions d'une hausse nouvelle du taux de profit et de nouvelles possibilités d'accumulation, et de conduire ainsi à un nouvel accroissement des forces productives qui viendront bientôt heurter avec plus de violence contre la barrière dressée par les rapports sociaux.

La fonction essentielle des crises est d'opérer une dépréciation périodique du capital au travers de la destruction d'une partie des marchandises produites et de la mise en veilleuse ou de la destruction définitive d'une partie des moyens de production. La solution de la situation créée par un excès de capital par rapport à ses possibilités d'investissement avec profit ne peut être autre que « la mise en sommeil et même une destruction partielle du capital existant » (51), la répartition des pertes se faisant au détriment des capitalistes les plus faibles et au travers d'un processus concurrentiel qui incite chaque capitaliste à chercher les moyens d'élever la valeur individuelle de son produit total au-dessus de la valeur générale de celui-ci, grâce à l'emploi de nouvelles machines et de nouvelles méthodes de travail perfectionnées qui préparent ainsi « un élargissement ultérieur de la production dans les limites capitalistes ». La recherche de moyens nouveaux pour produire encore plus, peut, en effet, avoir lieu au sein de la crise, c'est-à-dire pendant que l'on procède par ailleurs à une destruction plus ou moins massive des forces productives déjà existantes. L'anarchie de la production capitaliste se traduit ainsi par une situation où le heurt des forces productives contre

leur enveloppe bourgeoise a lieu dans des conditions qui sont destinées à conduire uniquement à la répétition de ces heurts sur une échelle toujours plus vaste, donnant au processus de développement capitaliste l'allure d'une succession « d'explosions se répétant sans cesse ». On comprend que « l'agitation et l'insécurité perpétuelles distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes » (52).

F. CHESNAIS

Janv. 1967

(1) Préface à la *Contribution à la Critique de l'Economie Politique*.

(2) *Manifeste du Parti Communiste*, chap. I.

(3) *L'Impérialisme stade suprême du Capitalisme*, chap. X.

(4) *Capital III*, 1, p. 263 (Ed. Sociales).

(5) *Manifeste*, chap. I.

(6) *Capital III*, 3, p. 255.

(7) *L'Agonie du Capitalisme et les tâches de la IV^e Internationale*, 1^{re} section.

(8) *L'Agonie du Capitalisme et les tâches de la IV^e Internationale* : 1^{re} section.

(9) *Ibid.* : *La lutte contre l'impérialisme et contre la guerre*.

(10) *Salaires, Prix et Profit*, chap. VI.

(11) *Misère de la Philosophie*, II, 5.

(12) *L'Agonie du Capitalisme et les tâches de la IV^e Internationale* : dernier paragraphe de la section sur l'*Echelle Mobile des Salaires*.

(13) *L'Ideologie Allemande*, p. 25 (Ed. Sociales).

(14) *Misère de la Philosophie*, II, 2, et *Capital I*, 2, chapitres XIII et XIV en particulier p. 19 et p. 49.

(15) *La Pensée de Karl Marx*, Bordas, 3^e éd. 1956, p. 139 (V) p. p. 31, Ed. Sociales 1952.

(16) p. 31. (Ed. Sociales, 1952.)

(17) *Misère de la Philosophie*, II, 1, 2^e observation et I, 3, B (fin de la section).

(18) *Misère de la Philosophie*, II, 2.

(19) *Travail Salié et Capital*, p. 31.

(20) *Capital*, I, 2, p. 9.

(21) *Capital*, Préface à la deuxième édition allemande, I, p. 28.

(22) *Capital*, I, 3, p. 74.

(23) *Capital*, I, 3, p. 88.

(24) *Capital*, I, 3, p. 37.

(25) *Capital*, I, 2, p. 182.

(26) *Capital*, I, 2, p. 178.

(27) *Capital*, III, 1, p. 257.

(28) *Capital*, I, 2, p. 14-15.

(29) *Capital*, III, 1, p. 270.

(30) *Misère de la Philosophie*, II, 1, 7^e observation.

(31) *Capital*, III, 3, p. 255.

(32) *Capital*, I, 2, p. 24.

(33) pour toute cette partie v. *Capital*, I, 2, ch. XIV.

(34) *Capital*, I, 2, p. 50.

(35) *Ibid.*, p. 53.

(36) *Ibid.*, p. 116.

(37) *Capital*, I, 3, p. 74.

(38) *Ibid.*, p. 73.

(39) *Ibid.*, p. 76.

(40) V. dans *Capital*, I, 3, p. 83 et s. la section intitulée : « Les différentes formes d'existence de la surpopulation relative ».

(41) *Ibid.*, p. 87-88.

(42) *Manifeste*, chap. I.

(43) *Capital*, III, 1, p. 257.

(44) *Ibid.*

(45) *Capital*, II, 1, p. 294.

(46) *Ibid.*, p. 262.

(47) *Ibid.*, p. 263.

(48) *Capital*, III, 1, p. 263.

(49) *Ibid.*, p. 257-258.

(50) V. pour toute cette partie *Capital*, III, 1, chap. XV.

(51) *Manifeste*, chap. I.